

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PERRAUDIN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 24, p. 194-197

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Voilà que j'ai perdu, à discuter avec les camarades, un temps précieux comme l'or, vu l'imminence de la date ultime pour la livraison de mon manuscrit... C'est que l'affaire était d'importance : il ne s'agit de rien moins que de l'élaboration d'un horaire pour le billard. Nous autres, hommes d'ordre, afin que la guerre civile ne s'allume pas à chaque récréation pour décider à qui de jouer, nous nous partageons d'avance le domaine. Car nous croyons la propriété seul moyen d'éviter, autant que faire se peut, les désordres économiques ; la propriété sagement légiférée. Le communisme est bon pour les Russes ; il n'est bon pour personne. A chacun le sien ; et sur le sien, chacun a ses droits, il le possède, n'en déplaît aux socialistes et à M. Léon... Car il prétend, ce brave monsieur Léon, que si un membre d'un groupe cède sa place à un camarade, les trois autres du groupe ont le droit de s'y opposer et de refuser le remplaçant. Comme si chacun ne pouvait disposer de son bien selon sa volonté et comme si je ne pouvais laisser à un autre la place que je me suis réservée au théâtre, parce que ma voisine n'est pas de mon avis. Mais, mon cher ami, c'est la négation de la propriété individuelle que vous proclamez là ! C'est du Socialisme.

Bon ! se seront dit les physiciens de l'année passée ; pourquoi diable discutent-ils tant pour un vieux billard à la toile en lambeaux, aux cannes bancales et sans procédé ? Ah ! nos anciens, c'est que vous ignorez la bonne nouvelle, le bon cadeau de Nouvel-An de M. le Directeur aux lycéens : tout est remis à neuf... Vraiment, M. le Directeur, vous ne pouviez mieux choisir nos étrennes et vos enfants vous rendent des milliers de grâces. Vous êtes le plus tendre des pères, le plus généreux des bienfaiteurs, le plus magnifique des directeurs.

Le 1^{er} Décembre. — A dix heures du soir, je réveille mon compagnon de chambre, qui dort comme un bienheureux illuminé par de célestes rêves : « T'as pas l'air de te douter que c'est six heures du matin, toi ? » Mon homme se lève et enfle ses culottes.

Le 3 Décembre. — « Dans la cave antique du poète Delacoste, leur compaign, il y a du bon vin qui mousse et qui n'est là que pour être bu ! ».

Chronique de mars 1925.

En luge sur la route de Chœx ; la Rhétorique et quelques lycéens. Hé ! hé ! filer sur la luge, recevant la neige qui tombe ou que râpent les talons conducteurs, en pleine figure avec le vent de l'air qu'on coupe... Ne penser à rien d'autre qu'à guider au contour, que ça va vite et qu'on a les joues roses et le nez rouge et les oreilles violettes... Et qu'aux vacances on se lugera de la sorte, mais le soir, vers dix heures, sous la lune nue, dans le chemin rempli de jeunesse qui descendent en criant ou qui montent, les garçons rient des filles et les filles, des garçons...

Outre cela, à Monthey, nous avons visité la cave aux vieux murs suintants de Delacoste, dans la profondeur du sous-sol propice au vin. Nous avons goûté du mousseux qui allège, trinquant à la santé de MM. Cornut et Delacoste, l'hôte débonnaire et libéral. Et nous sommes rentrés en train, riant dans la joie d'avoir ri.

Le 6 Décembre. — On nous annonce une conférence pour après le souper, en l'honneur de la saint Nicolas. On parlait d'une causerie littéraire et déjà l'eau me venait à la bouche et l'enthousiasme au cœur, d'aller ouïr un homme, sans doute maître en la question, comme tout conférencier qui vient chez nous, célébrer avec élégance et ardeur les beautés de la poésie. Et voilà qu'il nous propose des déclamations. Déçu d'abord, je fus bien vite remis. Quels rires, mes amis ! Nous entendîmes le Coche et la Mouche, le Renard et le Bouc, du Molière, du Ramuz, du Daudet, etc. Et pour vrai, jamais homme ne sut si bien faire le sous-préfet, et le rossignol, et le bouc, et le colimaçon... Merci beaucoup, monsieur Jéquier, vous nous avez bien amusés et surtout bien intéressés ; et ce qui ne gâte rien, vous nous avez donné une leçon de diction qui ne sera point perdue.

Le 8 Décembre. — Immaculée-Conception, fête de la Congrégation. Le préfet Olivier est aux anges ; le trésorier Léon exulte et toute la troupe jubile. — Le soir, nombre de fidèles viennent assister en l'église abbatiale au renouvellement de notre consécration à la Sainte Vierge : d'une commune voix, nous promettons d'être toujours de l'armée du bon Dieu et, dans l'armée de Dieu, du bataillon choisi

commandé par Marie. M. le Chanoine de Courten, professeur au grand Séminaire de Sion, nous l'a dit : « Couvrons-nous du casque du salut, du bouclier de la foi, de la cuirasse de la charité ». Et avec cela, une épée par-dessus le marché et qu'ils y viennent !

Le 10 Décembre. — Le lieutenant-colonel Schmidt inspecte les cadets. C'est si nouveau qu'un lieutenant-colonel passe en revue nos troupes, qu'à son arrivée, pendant le « fixe », la plupart tourne vers lui la tête. Ce n'était, certes, pas pour une bonne première impression ; mais la suite corrigea le début...

Le 15 Décembre. — Fête de MM. les Chanoines Zara et Follonier à qui je présente mes meilleurs vœux. — La veille, au souper, à l'arrivée de M. le Directeur, la fanfare fait éclater l'entrain de sa vie nouvelle, l'élan donné par sa splendide résurrection de cette année. Environ trente jeunes poitrines sont là qui se gonflent de souffle pour faire sonner les bugles, ronfler les basses, chanter les barrytons... — O ! Quenet, que votre présidence doit superbement frémir ! — Puis, M. Marc Donnet, un humaniste distingué, lit à M. le Directeur l'hommage de notre reconnaissance et lui offre la gerbe de fleurs de nos souhaits, plus belle encore que le bouquet qui orne sa table. Et le lycée encore chante des chansons. Et M. le Directeur est ému et il nous fait un beau discours écouté avec recueillement.

Le 15, les non sportifs vont à Bex, dirigés par M. Zarn qu'ils auront, je pense, célébré d'une manière digne de lui. Les patineurs vont aux Ilettes, l'étang traditionnel. Une escouade de skieurs escalade jusqu'à Vérossaz, aux ordres de M. Monney. Une compagnie de petits et de grands va en luge de Daviaz à Massongex. Et, le soir, le lycée retrouve cette dernière troupe à Bex, au Buffet de la gare, en train de digérer un café complet. A l'arrivée des grosses nuques de philosophie et de physique, on évacue. Et nous nous installons pour réparer nos forces aussi, épuisées par la montée jusqu'à Frenières, via Lavey et au diable vert en haut de Lavey. O domine imperator, erravisti et, te duce, erravimus per hibernas silvas.

Du 23 Décembre 1925 au 3 Janvier 1926 : vacances de Noël et de Nouvel-An. Bonne année à tous mes lecteurs et lectrices.

— S'il faut vous raconter un jour de mes vacances, je vous conterai celui-ci : Avec un oncle de là-haut, je montai ce jour à Verbier. L'après-midi se passa chez mes oncles et tantes de La Luy, pour eux surtout à écouter et pour moi surtout à blaguer... Et quand vint vers le tard, avant de redescendre, j'allai voir mes cousins et cousines de Cret-taz, qui tiennent une pinte et un magasin. Ma grande cousine nous paya une liqueur dorée, et des biscuits et des caramels ; à moi, son frère et un normalien qui se trouvait par là je ne sais trop pourquoi... Et nous causâmes et nous amusâmes comme de jeunes âmes gaies encore de la vie. Moi, le collégien morne et monotone, ça me rajeunissait ce contact avec ces jeunesse non contraintes, libres et point tant empesées (je ne parle pas du normalien). Ça m'avait rajeuni ; je partis à regrets, plus capable d'émotion, sur ma luge dévorant l'espace. Après un moment, voyant la blancheur des prés, du ciel et de la nuit, je m'arrêtai, sur une crête à quelques mètres du grand chemin. Et, béatement, je me mis à regarder. Je regardais une étoile qui, malgré les nuages, s'obstinait à briller sur le Catogne. Je regardais les nuages, déguerpissant dans le haut ciel à toute vitesse. Je regardais les mayens que les chalets picotaient de noir et que les forêts tachaient comme des pâtés d'encre sur le papier blanc. Et dans ces mayens j'imaginai des êtres, des âmes, des âmes qui erraient par là comme les renards jappant dans les bois ; des esprits malins, ceux qui détachent la « veura », l'avalanche de neige en poussière, si violente qu'elle renverse des mayens entiers, faisant pivoter les granges dans son tourbillon. Et un soupçon de crainte me prenait, moi, assis dans la neige ; et cette crainte semblait me rapprocher de quelque chose ; de quelque chose que l'amour donne et qui donne confiance et courage... Et, après avoir songé et regardé encore un peu, pour emporter tout cela dans mon souvenir, je me mis sur la luge et je filai... vite à travers quelques flaques d'eau ; vite devant les raccards sans porte, aux béantes ouvertures noires qui m'effrayaient, petit ; vite devant la chapelle du Reposoir où une fois les pénitents tout blancs venaient prier la nuit... Et je filai, traversant les cailloux qui sortaient dans le chemin, près des forêts...

Louis PERRAUDIN, phys.